

PAUL VALET



Le docteur Georges Schwartz (il signait Paul Valet ses poèmes chargés de sens, ciselés avec art et ses élégantes nouvelles) était un petit homme frêle, d'un abord réservé, mais dont le regard extraordinaire reflétait toute la tristesse et toute la bonté du monde.

Né à Moscou vers 1905 d'une mère polonaise et d'un père ukrainien, il débuta dans la vie comme pianiste et n'entreprit des études de médecine qu'après que ses parents se fussent installés en France (1924). Médecin homéopathe, il demeurait à Vitry où il vécut jusqu'en 1970. Médecin des pauvres dans une banlieue déshéritée, il soignait le plus souvent à l'œil les clochards, les immigrés, les marginaux qui n'avaient pas accès aux soins remboursés par la Sécu. La poésie n'était pas pour lui un simple passe-temps. C'est un outil de beauté et de combat pour la liberté avec lequel il façonne des recueils qui, cinquante ans après, n'ont pas pris une ride : *Sans muselière, Poésie mutilée, Poings sur les i, Paroles d'assaut, Soleils d'insoumission, Le néant et la pitié.*

Que pourrais-je vous donner de plus grand que mon gouffre ?

Être lucide : C'est perdre connaissance

Être libre : C'est perdre l'équilibre

Être vengeur : C'est terrasser la vengeance

Être intact : C'est terrasser l'évidence

Être aux abois : C'est passer au-delà

Invincible est la détresse

De celui qui voit.

Durant la guerre, il prend le maquis dès 1941, et se bat dans l'ombre tandis que sa sœur et ses parents meurent à Auschwitz.

A la Libération, ses compagnons communistes veulent le récupérer, l'embrigader, mais Paul Valet souhaite rester un esprit libre tant du point de vue homme que poète et il ne se soumettra jamais aux ukases du Parti. Il nous a livré le fond de sa pensée dans sa *Réponse* à Paul Eluard:

*Quand vous dites
Qu'il faut marcher avec ceux qui construisent le printemps
Pour les aider à ne pas être seuls
Et pour ne pas être seul soi-même
Dans sa tour de pierre
Dévoré de lierre
Je vous donne raison*

*Et quand vous dites
Qu'on n'a de raison d'être
Que pour les autres êtres
Vous avez raison vous avez raison*

*Et quand vous dites
Qu'il faut chanter le monde pour le transformer
Et pour l'expliquer et pour le sauver
Et pour vivre non seulement dans sa bulle de savon
Mais dans la haine de l'injustice
Et pour un but incarné comme un champ de blé
Vous avez raison vous avez raison*

*Mais je sais
Qu'une étreinte fraternelle sans patrie ni parti
Est plus forte que toutes les doctrines des docteurs*

*Mais je sais
Que pour libérer l'homme des haltères de misère
Il ne suffit pas de briser les idoles
Pour en mettre d'autres à leur place publique
Mais qu'il faut piocher et piocher sans fin jusqu'au fond de l'abcès
Et boire ce calice jusqu'à la lie*

*On ne libère pas l'homme de son rein flottant
Par une gaine élastique aux arêtes barbelées
On ne libère pas l'homme de son corset de fer
En le plongeant dans un vivier de baleines
On ne libère pas l'homme de ses maudits États
En le condamnant à vie par un modèle d'État*

*La vérité n'est pas un marteau que l'on serre dans sa main
Fût-ce une main de géant plein de bonne volonté
Mais la vérité c'est ce par quoi nous sommes façonnés
Mais vérité c'est par quoi nous sommes éclairés
Quand par la nuit sans suite les mots jaillissent de nos lèvres*

Pour apaiser les hommes suspendus à leur vide

Dans son cabinet gris, d'une propreté méticuleuse, quelques gravures médicales du XIX^e siècle glanées chez les bouquinistes et deux superbes tableaux d'Espinouze peints sur le vif, à l'hôpital Broussais durant le séjour du peintre atteint de cirrhose. Le Dr Schwartz allait le voir tous les 2 jours et c'est lui qui paya les frais d'hospitalisation.

Au quartier latin, chez les artistes, il travaillait tout aussi gratuitement, apportant même les médicaments nécessaires, échantillons offerts par les laboratoires ou payés de sa poche. Poète durant ses rares heures de loisir, il ciselaient des vers mélancoliques ou révoltés qu'appréciaient ses amis surréalistes en particulier Robert Desnos.

Je dis NON aux miasmes et marasmes et à tout ce qui rampe et glisse et se décompose.

Je dis NON aux paroles en beurre avec tous les honneurs, prix des prix, médailles, promotions, nomenclatures, carrières diverses et de sable.

Je dis NON aux nargues et venargues et subardes à l'air conditionné.

Je dis NON aux cabotons pieds de biche, archivoltes, croupions et portails, jarretelles et jarretières et collants intégraux.

Et je dis NON au gros, au détail, aux tarifs, aux clients, au débit, au crédit, aux factures et l'escompte.

Je dis NON aux affaires fructueuses, au lugubre, à la lie. Pas d'argent, pas de sang.

Je dis NON à tout ce qui se dérobe clandestinement à la folie naturelle.

Je dis NON à la suite, à l'axonge et la panne et la glu et le lard et l'anus et les écoulements-excréments et les boucheries des animaux innocents.

Je dis NON à la basse-cour, à la Haute Cour, les bombyx, les bombements.

Je dis NON aux concubinages et mariages et lois contre les trigames, adultères en babouches, en culottes trop serrées pour femmes en état de grossesse.

Je dis NON aux regards fuyants et aux bouches suçoirs.

Je dis NON aux stratégies amoureuses, aux ogives nucléaires, aux missiles et fusées mortuaires.

Je dis NON aux duplicatas.

Je dis NON à l'État. La culture ou l'ordure Je suis contre.

Je dis NON aux manies cérébrales, aux visages détournés, aux rivières desséchées.

Je dis NON aux écorcheurs, procureurs, professeurs, ordinateurs, aux musées et aux râteliers.

Il y a OUI pour le NON. Il y a poésie et poésie. Il y a eau minérale et eau minérale. Il y a cérémonies. Il y a tout le fourbi. Il y a le roussi. Il y a la folie.

Le dimanche, il venait parfois chez Youki, rue Mazarine puis rue Castagnary. Et là, il nous étonnait par son immense culture et la véhémence de son discours contre la

pollution. Sa bête noire, les *Usines du Rhône*, les raffineries de pétrole, ces hautes cheminées qui déversaient sur la ville et ses banlieues leurs tonnes de déjections nauséabondes empoisonnant lentement la Seine, Paris et ses habitants. C'était la première fois que j'entendais un tel discours.

En fait, à l'époque, nous considérons le brouillard comme un décor poétique et les lamentables habitations des sinistres banlieues nous paraissaient romantiques. En ce temps-là les intellos privilégiaient le misérabilisme ouvrier au faste bourgeois.

Le bon docteur Schwartz vitupérait l'alliance contre nature tissée entre les syndicats communistes et les patrons des usines polluantes, véritable conspiration contre la santé publique.

*A travers le mur de mes sens,
Je pressens d'autres emmurés vivants.
J'écris, c'est un mystère
Je vis, c'est un miracle
Depuis des siècles et des siècles, je crie : Au SECOURS !
On me répond : Attendez votre tour.*

Seul contre tous, pétitionnaire et révolté solitaire, peu suivi par les gens de son quartier qui pour beaucoup travaillaient dans ces usines, il lançait chaque semaine des campagnes d'affiches contre les empoisonneurs, adressait des lettres flamboyantes et féroces aux chefs d'entreprise incriminés, aux édiles, aux ministres.

Les élites concernées haussaient les épaules. Il criait dans le désert. Mais, peu à peu sa verve vengeresse, ses brûlots irrévérencieux vinrent chatouiller l'ego des hommes au pouvoir. Et le bon docteur Schwartz subit d'abord de simples intimidations préliminaires à des menaces plus précises. Bastonné dans la rue par des nervis il fut traduit devant les tribunaux pour propos calomnieux, injures, etc.

Mais il ne baissa pas les bras pour autant, redoubla de vigilance, dénonçant avec davantage de vigueur et de rigueur les responsables de la pollution de la ville, de l'empoisonnement à petit feu de ses habitants.

Le docteur Schwartz fut un précurseur. Il vécut comme un pauvre, ne buvait pas d'alcool, ne fumait pas, ne mangeait pas de viande. Ses seuls plaisirs étaient d'assister et de soigner les plus déshérités, d'écrire quelques beaux vers et de fulminer de tonitruantes imprécations contre les pollueurs, les industriels dévoyés, les laboratoires tortionnaires d'animaux.

Les puissances tentèrent de le faire taire, de le bâillonner, de l'écœurer, de l'abattre. Les communistes maîtres de la banlieue acoquinés aux industriels pollueurs leurs complices qui les subventionnaient, l'attaquèrent en justice, tentèrent de le ruiner.

Il résista longtemps, seul contre tous, mais finit par craquer. Paul Valet, paladin solitaire, connaîtra l'horreur des hôpitaux psychiatriques avant de s'éteindre en février 1987, à Vitry.

Il mourut avant d'avoir vu ses idées totalement prises en compte par le grand public et leur propagation à travers le monde. Ce fut un saint laïque, un de ces hommes lumineux et modestes, qui partent sur la pointe des pieds, disparaissent sans laisser de trace

dans la mémoire des hommes. Mais il semble que le combat du bon docteurs Schwartz et la poésie de Paul Valet ne soient pas irrémédiablement perdus.

Un éditeur courageux (Jean-Michel Place), des écrivains fraternels (Jacques Lacarrière et François Bon), ont permis à sa petite musique de subsister sous les décombres de la pensée unique, de faire entendre sa voix ferme et douce dans les ténèbres de l'aculture généralisée.

Paul Valet nous a quittés mais sa mémoire demeure intacte au cœur de ceux qui l'ont connus et aimés.

Il subsiste quelque part, sans doute chez un collectionneur inconnu soit remisés dans un grenier, quelques très beaux tableaux d'Henry Espinouze de la salle commune de l'hôpital Broussais (datant des années 50) et un admirable tableau de Paul Valet.

